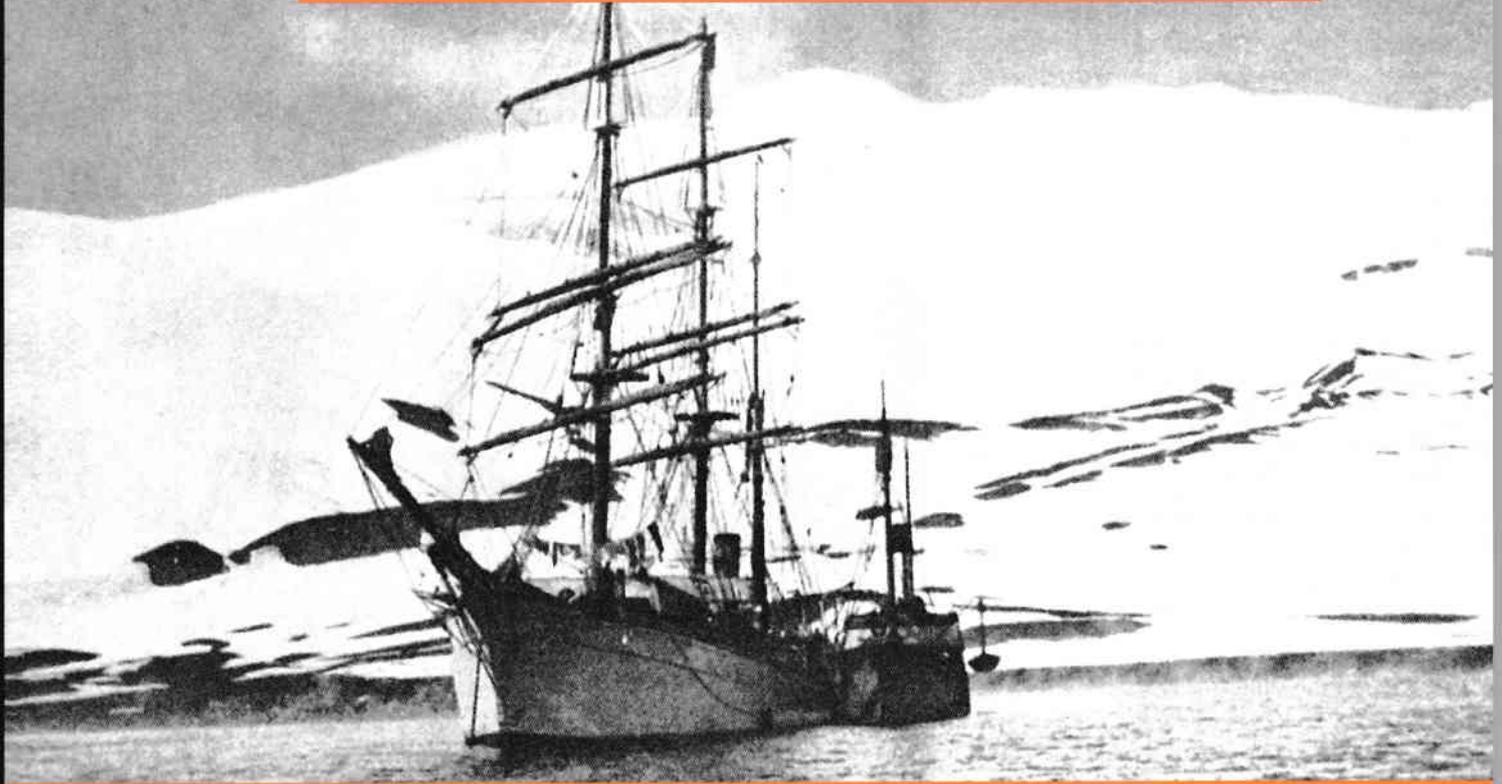


APA – OCTOBRE 2009 – N° 52

LA FAUTE À ROUSSEAU

Revue de l'association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique



Carnets de voyage

L'accueil fait par les participants à notre atelier nous a comblées. Nous avons soigneusement préparé son déroulement, les extraits à lire, etc., et tout a volé en éclat, tant les questions, fort intéressantes, ont rapidement fusé dans un joyeux désordre. Nous nous sommes allégrement coupé la parole, on a lu des extraits qui n'étaient pas prévus, délaissant les autres et, au final, la Tchécoslovaquie, la RDA n'ont plus formé qu'un seul pays, un seul souvenir, un seul et même voyage raconté à plusieurs voix !

*

La Chine au ras des yeux **Entretien avec Hélène Puiseux**

Isabelle Valeyre

Hélène Puiseux a déposé à l'APA La Chine au ras des yeux, Carnets de voyage (1992-2005), 197 pages (APA 2808). Isabelle Valeyre, qui a rédigé l'écho de ces carnets (à paraître dans le Garde-mémoire n° 9) a interrogé Hélène Puiseux sur son expérience du voyage et de l'écriture.

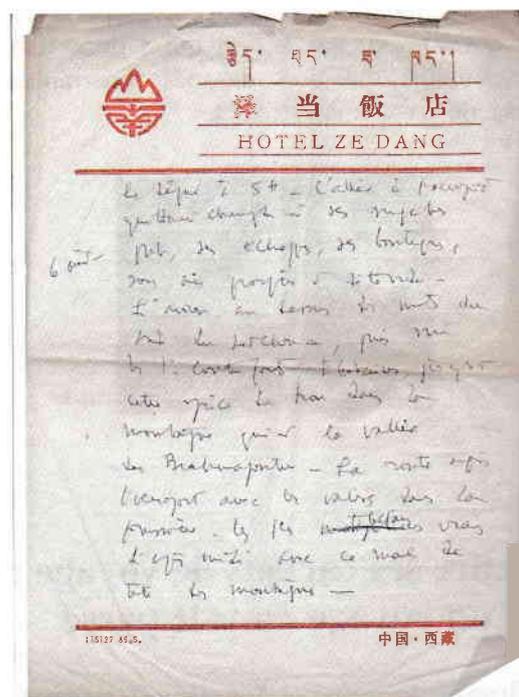
Qu'est-ce qui vous a poussée à écrire ces « carnets » ?

Depuis plusieurs années, je me demandais pourquoi j'avais toujours envie de retourner en Chine, pourquoi je m'y sentais si bien. Peut-être qu'en éclairant cette série de voyages par l'écriture, je parviendrais à analyser la prise de conscience progressive d'un nouveau monde et sa corrélation avec certaines parts de moi, anciennes ou en formation. J'ai commencé en novembre 2004, au retour du Yunnan. Il y a eu une autre raison, conjoncturelle : en janvier 2003, j'ai eu une sérieuse perte d'acuité visuelle. J'ai été obligée de réviser un certain nombre de perspectives de vie et, entre autres, il fallait me hâter, pendant que je le pouvais, de relire les notes écrites au cours des voyages faits en Chine depuis 1992, pour les mettre dans mon ordinateur, de manière à les rendre accessibles.

Comment avez-vous procédé ?

La première année, je notais, le soir, les points marquants de l'étape sur des feuilles volantes que j'avais emportées, parfois sur le papier à lettres des hôtels, matériaux disparates et fragiles ; quelques mots suffisaient, je faisais beaucoup

confiance à ma mémoire par le va-et-vient entre ce que je voyais et ce que j'avais lu autrefois sur ces régions.



À partir de la deuxième année, j'ai emporté un cahier, j'y écrivais, le soir, et j'y collais des plantes, des billets, etc. À partir de 1997, j'ai ajouté un petit carnet à glisser dans mon sac, pour écrire pendant les trajets en car, sur ce qui me touchait, plantes, personnages, couleurs, réactions du groupe, etc., mots jetés au gré des cahots. Au début, je n'ai pas pris de photos, ensuite, je les ai multipliées et parfois perdues... J'ai aussi ramené du sable, des cailloux.

Mes notes ont bien joué leur rôle ; elles ont mis en branle ma mémoire d'où elles ont rapporté le monde et le temps du voyage, saveurs, odeurs, sons, pensées, etc. Quand elles étaient à peu près rédigées, je les transcrivais telles quelles ; sinon j'ajoutais des détails, des faits et des images qui me revenaient au fur et à mesure même si elles ne figuraient pas dans les écrits ; je faisais aussi des liens avec l'hiver 2004/2005 où j'écrivais, et avec les films chinois que je voyais. Cela m'a pris plusieurs mois, c'était agréable. Car, peu à peu, à partir de ces matériaux, j'ai vu se faire l'autoanalyse de mes rapports avec la Chine dont j'ai parlé plus haut.

Dans l'été 2005, ma vue a encore décliné un peu : je suis partie en octobre sur la Route de la Soie avec l'idée que c'était le dernier voyage dont je profiterais vraiment. Je vivais avec plus

d'intensité que jamais, j'« aspirais » littéralement les espaces et les gens. Je parle souvent d'érotisation au cours du voyage. La romance entre la guide chinoise et l'un des touristes y a joué sa part et a donné une tonalité piquante et tendre. Mais l'érotisation n'est pas que l'amour humain et la sexualité ; elle est le goût des couleurs, des formes, de la nourriture ; les paysages participaient à mon amour profond de la vie, corps et esprit, esthétique et tendresse. D'où cette impression très unique d'une vie réussie, au sommet du col entre Xiahe et Tongren (p. 165), puisque j'étais là et que je pouvais voir ce formidable paysage, en le goûtant avec la connaissance accumulée dans les autres voyages. Tout autant que je goûtais le charme d'un petit garage de campagne au fin fond du Gansu.



Le dixième voyage est le plus écrit de tous, en cours de route et au retour, parce que j'avais enfin compris ce que j'allais y chercher depuis treize ans ; c'était le sens de la vie, la force du présent que la Chine et les Chinois diffusent à pleins tuyaux.

Que représentent pour vous ces carnets ?

Sans doute constituent-ils à la fois une réflexion sur les mutations chinoises et un autoportrait que chaque lecteur pourra voir à sa guise à travers le portrait impressionniste de la vaste Chine. Je suis

contente qu'ils restent à l'APA, à l'abri mais offerts à d'autres lecteurs curieux d'un temps et d'une époque.

J'aime la Chine du Nord d'une manière malade, amoureuse, acceptant tout, beaux, laids ou braves, des crapauds et des princesses ratées qui se transforment enfin en contes de fées. Non loin de là, le film de Wang Chan (*Jour et Nuit*) déroulait ses malheurs intimes, ses impuissances, ses amours fugitives, ses achats de couvertures rouges pour la noce, le bac et le museau de l'âne regardant le Fleuve, son héroïsme tellement chinois. Ce voyage prend ici son départ sous le signe d'un érotisme diffus. La Chine est réelle et surréelle, à la fois image d'Épinal et image de l'avenir, mutation, terre jaune et brune, moutons, lignes de peupliers qui me plient en deux par leur beauté, je ne résiste pas à une ligne de peupliers. Lampadaires ébouriffés d'une station de gaz où on s'arrête pour faire pipi et « to breathe the fresh air » comme dit M. Ma avec un humour involontaire.

Routes, steppes, montagnes aux tons ocre ou gris, je poursuis mon esprit de bien-être, à la fois mou et conquérant, sur mon destrier imaginaire. Retour sur quantité de voyages, je comprends combien leur fonction est de se déjanter, c'est ça qu'on part chercher, plus encore que de regarder ou du moins c'est par les regards sur l'ailleurs enfin présent qu'on parvient à se déjanter. J'ai dans la tête une phrase et une situation que je sais racinienne : « Je suis venu vers vous sans avoir de dessein / Mon amour m'entraînait et je venais peut-être / Pour me chercher moi-même et pour me reconnaître ». C'est dans quelle pièce cette citation ? Ça va me hanter pendant tout le voyage. Au retour, j'ouvre ma chère Pléiade, c'est dans *Bérénice*, lorsque Titus vient faire son « aveu véritable » à la reine.

La Chine au ras des yeux, p. 153-154

Ces carnets sont aussi la reconnaissance d'une influence culturelle ; dès que j'ai su lire, une de mes tantes m'a donné des récits de voyages en Asie : relations des missionnaires Huc et Gabet, ouvrages d'Alexandra David-Neel, Pierre Loti, etc. Elle m'a communiqué sa culture ouverte à

l'attrait de l'inconnu et le goût de l'analyse des choses.

Dans quelle mesure restituent-ils votre expérience de voyageuse ?

Difficile à dire. Rien ne rend jamais la réalité des sensations. Mais j'ai eu autant de plaisir à voyager qu'à traduire le sensible en écrivant, plaisirs d'ordre différent et intenses.

Que signifie pour vous le terme « déjanter » qui peut être compris comme une sorte de folie, d'ivresse ?

Pour moi, nulle folie, nul déséquilibre, mais un décentrement : « déjanter » est un terme technique, sortir un pneu de sa jante, autrement dit, en transposant l'image à moi, me sortir de mon milieu (famille, travail, connaissances). En choisissant la Chine, si étrangère, et les voyages de groupe, si différents de ce que je pratiquais en Europe ou en Amérique, je vivais ces voyages comme des vacances à l'égard de moi-même, où je n'étais plus le personnage que mon fils, mes amis ou mes collègues attendaient et connaissaient. Pour les compagnons de route, j'étais sans obligation et sans histoire, juste branchée sur l'intensité et les heurts du présent. La Chine, elle-même en pleine mutation, était un « bain » idéal, comme naguère le « révélateur » pour une pellicule argentique. Je lui en suis terriblement reconnaissante. Elle m'a permis de comprendre la nécessité d'une adaptation rapide, en développant le sens du présent sans perdre son histoire, mais sans la laisser figer.

*

Irak : du carnet de notes au livre publié

Alice Bséréni*

Passer du foisonnement de notes de voyage à l'étape du livre est une entreprise au long cours qui suppose de décomposer, trier, recomposer, structurer, comme l'on ferait pour passer d'une terre en friche à sa mise en culture. Les notes qui ont couvert quelque douze voyages en Irak, de l'été 1991 (tout juste avant la guerre du Golfe)

* Alice Bséréni est l'auteur de deux livres publiés à L'Harmattan : *Irak, complot du silence* (1997) et *Chroniques de Bagdad, 1997-1999 : la guerre qui n'avoue pas son nom* (2000).

jusqu'au printemps 2002, ont emprunté les chemins d'une géographie inconnue avant de devenir livres.

Lors de l'été 1990, qui m'amena en Orient (Syrie et Jordanie), les pages d'un cahier entier s'étaient noircies des colères qui embrasaient les populations arabes (palestiniennes, en particulier) face aux menaces de guerre contre l'Irak. Le monde basculait. Cette même colère me tenaillait aussi le ventre, augmentée par la chape de silence qui anesthésiait nos bulletins d'information et par une totale impuissance à inverser le cours des choses. Cette guerre eut bien lieu. C'est avec la conviction d'une formidable erreur historique et le sentiment d'un flagrant déni de justice qu'à l'été 1991 je partis en Irak pour un premier séjour. Un pays dont j'ignorais presque tout, hormis l'état de chaos engendré par l'hiver précédent. Mais j'étais consciente aussi du passé prestigieux de cette civilisation, et de la dette contractée à son égard par les cultures occidentales. N'est-ce pas là que quelque 3500 ans auparavant avaient été inventées l'écriture et les mathématiques ?

C'est par le truchement de diverses organisations humanitaires et culturelles que j'ai pris contact avec ce pays dévasté. Au fil des séjours, de solides amitiés se sont nouées, jusqu'à ce que je trouve à Bagdad une famille d'adoption auprès d'amis écrivains. Témoins de l'histoire immédiate, mémoire de leur culture, ils sont devenus mes yeux, ont guidé mes pas et m'ont donné à voir quelle misère matérielle et morale générait un blocus total, officiellement désigné du terme d'« embargo », mais aussi les capacités de résistance de ce pays ravagé, engagé dans un formidable effort de reconstruction. Mes notes s'accumulaient, truffées d'informations, de chiffres, de statistiques dont on ne voulait rien savoir ailleurs. Mes premières visites étaient solidement encadrées par les autorités, jusqu'à l'été 1993, où je décidai de venir en électron libre pour vivre au rythme de mes amis, partager leur quotidien, m'immerger dans la vie ordinaire, loin des palaces où les étrangers sont ordinairement consignés.

Mes cahiers ont continué à se remplir. Au visiteur étranger, lecteur ingénu, tout devient signe : l'obstacle de la langue impose de se mettre aux aguets du moindre surgissement de sens. Je m'astreignais à saisir toutes mes impressions, à transformer en temps d'écriture l'heure de la sieste obligée par les 60 degrés à l'ombre des après-midi d'été, ou les temps morts de l'hôtel.